

Vol d'un pain

Emile Zola, travail (extrait), 1901

« C'est un enfant qui a volé un pain. »

Maintenant, la foule violente et hargneuse remontait la rue, au galop. L'événement avait dû se produire plus haut, vers la boulangerie Mitaine. ...

Et Luc reconnut Nanet, avec sa tête blonde ébouriffée, qu'il portait quand même très haute, de son air résolu de petit homme. Il venait de voler un pain, à l'étalage de la belle Mme Mitaine : le vol était indéniable, car il tenait encore le grand pain, presque aussi haut que lui ; et c'était bien ce vol d'un enfant qui venait de soulever, de bouleverser ainsi toute la rue de Brias. Des passants, l'ayant aperçu, l'avaient dénoncé au gendarme, qui s'était mis à courir....

Maintenant, il triomphait, il ramenait le coupable sur le lieu de son vol, pour le confondre.

« C'est un enfant qui a volé un pain », répétaient les voix.

Mme Mitaine, étonnée d'un tel vacarme, était venue, elle aussi, sur le seuil de sa boutique. Elle resta toute saisie, lorsque le gendarme, s'adressant à elle, dit :

« Tenez, madame, c'est ce vaurien qui vient de vous voler ce gros pain-là. »

Et, secouant Nanet, il voulut le terrifier :

« Tu sais que tu vas aller en prison... Dis, pourquoi as-tu volé un pain ?

Mais le petit ne se troublait guère. Il répondit clairement, de sa voix de flûte :

« Je n'ai pas mangé depuis hier, ma soeur non plus. »

Cependant, Mme Mitaine s'était remise. Elle regardait le gamin de ses beaux yeux, si pleins d'indulgence et de bonté. Pauvre petit bougre ! Et sa sœur, où l'avait-il laissée ?

Un instant, la boulangère hésita, tandis qu'une rougeur légère montait à ses joues.

Puis, elle dit d'un air gai et paisible :

« Vous faites erreur, gendarme, cet enfant ne m'a pas volé un pain. C'est moi qui le lui ai donné. »

Madame Nature

(chanson) **Aldebert**

Lalala, lalala
Lalala, lalalala
Lalala, lalala
Lalala, lalalala

Sur le bord de ma fenêtre
Accoudé à l'horizon
Je regarde ma planète
S'emmêler dans les saisons
Quel heureux arrangement
Et capharnaüm unique
Régulé on ne sait comment
Comme du papier à musique

**Si d'aventure
Je vous déçois
Madame Nature
Comme il se doit
Promis juré
De vous à moi
Je vais changer
Que vous soyez au moins une fois
Fière de moi**

Lalala, lalala
Lalala, lalalala

Pour nos arbres et nos rivières
Nos montagnes et nos banquises
Si du haut de nos tours de verre
On arrêtaient les bêtises
D'un même abracadabra
Retapons l'astre magique
Régulé on ne sait pourquoi
Comme du papier à musique

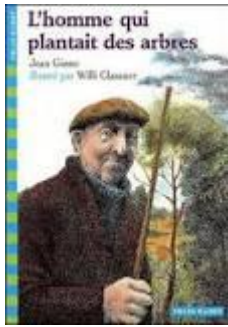
**Si d'aventure
Je vous déçois
Madame Nature
Comme il se doit
Promis juré
De vous à moi
Je vais changer
Que vous soyez au moins une fois
Fière de moi**

Ras-le-pôle nous dit-elle
Eden au bout du rouleau
(Madame Nature, je vais vous aider)
À chasser le naturel
Il ne revient pas au galop
(Madame Nature)
Pour ce qu'il reste d'animaux

De solennel et de beau
(Je vais vous aimer)
Encore ce merle moqueur
Qui m'invite à lever tête
Délaisser à la bonne heure
Nos portables et tablettes
Cette chanson fait le sermon
De veiller au caillou cosmique
Réglé oui mais jusqu'à quand
Comme du papier à musique
(Madame Nature)
Comme du papier à musique
(Je vais vous aimer)

Si d'aventure
Je vous déçois
Madame Nature
Comme il se doit
Promis juré
De vous à moi
Je vais changer
Que vous soyez au moins une fois
Fière de moi
Lalala, lalala
Lalala, lalalala
Lalala, lalala
Lalala, lalalala

Lien pour écouter la chanson
<https://www.youtube.com/watch?v=efB7uaUWY4>



L'homme qui plantait des arbres

Jean Giono (*Gallimard Folio Cadet*)

Extraits

(...) Le berger alla chercher un petit sac et déversa sur la table un tas de glands. Il se mit à les examiner l'un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais. (...) Quand il eut du côté des bons un tas de glands assez gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés, car il les examinait de fort près. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher.

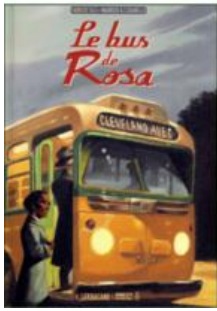
La société de cet homme donnait la paix. Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus. Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés.

Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. (...) Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes. (...)

Depuis trois ans il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant. (...) Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. (...) [N]'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses.

(...) L'année d'après, il y eut la guerre de 14 dans laquelle je fus engagé pendant cinq ans. (...) Sorti de la guerre, (...) je repris le chemin de ces contrées désertes. Le pays n'avait pas changé. Toutefois, au-delà du village mort, j'aperçus dans le lointain une sorte de brouillard gris qui recouvrait les hauteurs comme un tapis. (...) Les chênes de 1910 avaient alors dix ans et étaient plus hauts que moi et que lui. Le spectacle était impressionnant. (...)

Je me souvenais de l'aspect du pays en 1913 : le désert... (...) Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable. Mais, quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette œuvre digne de Dieu.



Le bus Rosa,

Fabrizio Silei (Auteur) Maurizio A.C. Quarello (Illustrateur), Editions Sarbacane

Résumé

Detroit, le musée des Transports. Assis dans un vieux bus, un vieil homme noir raconte à son petit-fils la ségrégation raciale dans l'Amérique de sa jeunesse : à l'école, dans les bars, dans le bus. Il lui raconte aussi comment, le 1er décembre 1955, une femme, Rosa Parks, refusa de céder sa place dans le bus à un Blanc, lançant le mouvement pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis. Une histoire que le grand-père connaît bien : il se trouvait lui aussi dans le bus, ce jour-là. Assis à côté de Rosa. Mais il n'a pas eu son courage...

- C'est lui ! s'exclama Grand-Père. Seigneur Dieu, c'est bien lui ! L'espace d'un instant, Ben crut que l'autobus allait vraiment partir. Puis il regarda autour de lui, cherchant autre chose à voir. Il y avait juste un grand portrait sur une pancarte, celui d'une femme avec une médaille autour du cou. Déçu, il se tourna vers son grand-père.

- Et alors ? C'est qu'un vieux bus !

Grand-Père sourit en montrant les quelques dents qui lui restaient. C'est bien ma veine, pensa Ben, il déboussole complètement. Ça doit venir de cette prostate.

- Assieds-toi là... juste là, à cette place. C'est la place de Rosa ! Et avant même que Ben puisse demander qui était cette Rosa, Grand-Père se mit à raconter.

- En 1955, j'avais 26 ans et je vivais à Montgomery, en Alabama. Je n'avais pas fait de grandes études, mais je savais lire et écrire. A l'époque, il n'y avait pas de classe comme la tienne, avec des enfants de toutes les couleurs. Les Noirs avaient leurs écoles, leurs bâtiments, leurs toilettes publiques, leur vie à eux, à côté de celle des Blancs. Eux nous toléraient parce qu'ils avaient besoin de notre travail, mais ils voulaient avoir le moins possible à faire avec nous. Sur la porte de plein d'endroits était indiqué : WHITES ONLY. Réservé aux Blancs. Autrement dit : interdit aux Noirs.

[...]

C'était le 1er décembre 1955, poursuivit Grand-Père, et comme chaque soir, j'ai pris l'autobus, celui-là même où tu es assis, pour rentrer chez moi. Les places de devant étaient réservées aux Blancs et nous, les Noirs, on pouvait occuper les autres, du moment qu'aucun Blanc n'était obligé de rester debout. Ce soir-là, il faisait froid et j'étais fatigué. Par chance, quand je suis monté, il restait encore des places libres et j'ai pu aller m'asseoir.

À un arrêt, une femme est montée. Cette femme, c'était Rosa. Elle avait quarante-deux ans, portait des lunettes et son maintien était plein de dignité. C'était une noire semblable à beaucoup d'autres et elle rentrait de son travail de couturière dans un grand magasin. Elle s'est assise à côté de moi. Il y avait des Noirs debout, mais tous les Blancs étaient assis. À l'arrêt suivant sont montées quatre personnes à la peau blanche comme neige. Aussitôt, le conducteur nous a crié de nous lever pour laisser la place aux Blancs. J'ai obéi et deux femmes noires ont fait de même. Il fallait libérer encore une place, mais Rosa ne bougeait pas. Le conducteur s'en est aperçu et depuis son siège, il a crié de nouveau :

« Les Noirs doivent se lever pour laisser la place aux Blancs. Toi là-bas, lève-toi et laisse ta place au monsieur ! C'est à ce moment qu'est arrivée une chose incroyable, un événement extraordinaire qui allait tout bouleverser et faire que rien ne serait plus comme avant. Rosa est restée immobile, assise à sa place. Le conducteur est monté sur le trottoir et a arrêté le bus.

En pestant, il a quitté son siège et s'est dirigé vers Rosa. « Qu'est-ce qu'il y a ? T'es sourde, en plus d'être noire ? Tu vois pas que le monsieur est debout ? »

Inquiet, je me suis penché vers cette femme que je ne connaissais pas : « Madame, levez-vous, sinon vous allez avoir des ennuis. »

Elle m'a fixé d'un regard pénétrant et a vu la peur au fond du puits noir de mes yeux. Je n'ai rien dit et elle non plus. Alors, devant cette femme délicate et déterminée qui me regardait, je me suis senti un moins que rien.

À présent, les yeux de Grand-Père luisaient tristement. Il prit la main de Ben et la serrant très fort, il continua.

- Pas un mot. Seulement ce regard chargé de pitié. Le chauffeur serré dans son uniforme, le cou bien rasé et deux taches de sueur sous les aisselles, lui faisait face, sûr de son autorité.

« Debout ! Laisse ta place au monsieur ! » a-t-il ordonné.

« Non » a dit tranquillement la femme et, calme et sereine, elle l'a fixé droit dans les yeux.

« Je t'ai dit de te lever et de laisser ta place au monsieur ! » Rosa n'a pas bougé un muscle et le regardant toujours droit dans les yeux, comme elle m'avait regardé, elle a répété d'un ton décidé : « Non ! »

[...]

Un peu plus tard, le chauffeur est revenu, accompagné de deux policiers. Ils ont agrippé Rosa de force et l'ont soulevée de son siège. Elle n'a pas cherché à résister, elle s'est laissée transporter jusqu'à leur voiture, telle une reine sur son baldaquin. Ils lui ont passé les menottes comme à une délinquante, et moi je n'ai rien fait. RIEN.

Je suis resté planté là, effaré, pensant que cette femme était folle et qu'elle allait payer cher son audace. À la maison, je n'ai rien raconté, mais toute la nuit j'ai revu ses yeux et je n'ai pas réussi à fermer les miens. Quelques jours plus tard, au travail, Jeremy, me regardant de son seul œil valide, m'a dit que je ne devais plus prendre le bus.

« Mais pourquoi ? Tu sais comme j'habite loin ? »

« Ils ont arrêté l'une des nôtres dans un bus, parce qu'elle n'a pas voulu céder sa place à un Blanc. Alors nous, en signe de protestation, on a décidé de ne plus prendre le bus. Tu comprends ? »

Soudain, j'ai eu honte et je n'ai pas eu le courage d'avouer que ce fameux jour, dans ce bus, j'y étais moi aussi. J'ai seulement dit que j'étais d'accord et ce soir-là, je suis rentré chez moi à pied. Il m'a fallu deux heures. J'ai su plus tard que la femme avait été libérée rapidement grâce à l'intervention d'un avocat et d'un jeune pasteur, mais qu'elle avait été condamnée à payer une amende de dix dollars. Ce pasteur s'appelait Martin Luther King et il a donné sa bénédiction au boycott de la compagnie. À pied, à bicyclette, en charrette, en fourgon et même à dos d'âne, chacun s'est arrangé comme il pouvait pour ne pas prendre l'autobus. Ça a duré une année entière et la compagnie de transports, poussée au bord de la faillite, a dû licencier de nombreux chauffeurs.

Rosa a aussi perdu son travail. A cause des menaces continues, elle a dû déménager. Mais elle ne s'est jamais soumise et en 1956, un an après son NON, la Cour Suprême des États-Unis a déclaré illégale la ségrégation raciale dans les transports.

Malette « non au harcèlement » Séquence 2 : le Bus de Rosa. (page 24 du livret)
http://nonauharcèlement.ac-versailles.fr/wp-content/uploads/sites/189/2020/01/L3_Le-Groupe-def.pdf



La rédaction (extrait)

Antonio Skarmeta

(Editions Syros)

Le jour de son anniversaire, Pedro reçut un ballon. Il protesta, parce qu'il en voulait un en cuir blanc et noir comme ceux dans lesquels tapaient les footballeurs professionnels. Celui-ci, en plastique, lui semblait trop léger.

- Si je veux marquer un but avec la tête, le ballon s'envole. Il est tellement léger qu'on dirait un oiseau.

- Tant mieux, lui dit son père, comme ça tu n'auras pas mal à la tête. Et il lui fit signe de se taire d'un geste de la main, parce qu'il voulait écouter la radio. Depuis un mois, les rues s'étaient remplies de militaires, et Pedro avait remarqué que son papa s'asseyait tous les soirs dans son fauteuil préféré, relevait l'antenne de l'appareil vert et écoutait attentivement des nouvelles qui arrivaient de très loin. Parfois des amis venaient, ils s'allongeaient par terre, fumaient comme des pompiers et tendaient l'oreille vers le récepteur. Pedro demanda à sa maman :

- Pourquoi est-ce que vous écoutez toujours cette radio pleine de bruit ? - Parce que ce qu'elle dit est intéressant.

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Des choses sur nous, sur notre pays.

- Quelles choses ? Et pourquoi est-ce qu'on entend aussi mal ?

- La voix vient de très loin.

Et Pedro, endormi, se penchait à la fenêtre en essayant de deviner de quelle lointaine colline pouvait bien venir la voix de la radio. En octobre, Pedro fut la vedette des matchs de football du quartier. (...) Quand il recevait une bonne passe de Daniel, le fils de l'épicier, il se glissait comme Pelé entre les géants de la défense et shootait droit dans la cage. Un jour, Pedro venait de marquer un but. Mais, cette fois, personne ne bougea. Ils étaient tous figés, regardant l'épicerie. Des fenêtres s'ouvrirent. Des portes claquèrent. Pedro vit deux hommes emmener de force le père de Daniel. Plusieurs soldats le tenaient en joue à la mitrailleuse et le poussèrent vers une jeep. Quand Daniel voulut s'approcher, l'un des hommes le retint en posant la main sur sa poitrine. Pedro resta près de Daniel.

- Pourquoi est-ce qu'ils l'ont emmené ?

- Mon père est contre la dictature.

Pedro avait déjà entendu ces mots. La radio les prononçait le soir, très souvent. Mais il ne savait pas très bien ce qu'ils signifiaient.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Daniel regarda la rue déserte et murmura, comme un secret :

- Qu'ils veulent que le pays soit libre. Que les militaires quittent le gouvernement.

- Et c'est pour ça que les soldats les arrêtent ? demanda Pedro.

- Je crois.

Un voisin s'approcha de Daniel et lui passa la main dans les cheveux.

- Je vais t'aider à fermer l'épicerie, lui dit-il.

Pedro s'éloigna et courut pour attendre le car qui allait ramener son père du travail. Quand il arriva, Pedro le prit dans ses bras, et son père se pencha pour l'embrasser.

- Des soldats sont venus et ils ont emmené le papa de Daniel.

- Je sais, dit son père.

Ce soir-là, ils se mirent tous les trois à table et, bien que personne ne lui ordonnât de se taire, Pedro n'ouvrit pas la bouche. Ils finirent de dîner en silence et Pedro alla mettre son pyjama. Quand, il revint dans le séjour, ses parents se tenaient serrés dans le fauteuil, l'oreille tout près de la radio. Pedro demanda rapidement :

- Papa, tu es contre la dictature ?

L'homme regarda son fils, puis sa femme, et tous deux le regardèrent à leur tour. Alors le père baissa et releva lentement la tête, en acquiesçant.

- Toi aussi, ils vont t'emmener en prison ? demanda Pedro.

- Non, dit son père

- Papa, demanda-t-il, moi aussi, je suis contre la dictature ?

Le père regarda sa femme, comme si la réponse avait été écrite dans ses yeux.

- On ne peut pas dire ça, dit-elle.

- Pourquoi ? demanda Pedro.

Les enfants ne sont contre rien. Les enfants sont simplement des enfants. Les enfants de ton âge doivent aller à l'école, beaucoup travailler, jouer et être gentils avec leurs parents, dit sa maman. Le lendemain, Pedro partit à toute vitesse à l'école pour ne pas arriver une nouvelle fois en retard. La maîtresse entra, très raide, accompagnée par un monsieur en uniforme militaire, une médaille sur la poitrine, des moustaches grises et des lunettes noires.

- Debout, les enfants, tenez-vous bien droit, dit la maîtresse.

Les enfants se levèrent. Le militaire souriait avec ses moustaches en brosse sous les verres noirs.

- Bonjour les enfants, dit-il.

Je suis le capitaine Romero et je viens de la part du gouvernement, pour inviter tous les enfants de toutes les classes de cette école à écrire une rédaction. Celui qui écrira la plus jolie recevra, une médaille en or et un ruban comme celui-ci aux couleurs du drapeau. Attention ! Asseyez-vous ! Sortez vos cahiers.... Vos cahiers sont prêts ? bien ! Sortez vos crayons ! Notez ! Titre de la rédaction : « ce que fait ma famille le soir »... Compris ? C'est -à-dire, ce que vous faites quand vous revenez de l'école et ce que font vos parents quand ils rentrent du travail. Les amis qui viennent. De quoi ils parlent. Ce qu'ils disent en regardant la télévision. Tout ce qui vous viendra à l'idée en toute liberté. D'accord ? Un, deux, trois : commencez !

Les enfants se mirent le crayon entre les dents et commencèrent à regarder au plafond pour voir si l'inspiration allait tomber du ciel. Pedro mordit son crayon, mais il n'en tira pas un mot. (...). Il soupira profondément et se lança :

« Quand mon papa revient du travail...

Une semaine s'écoula. Après cette semaine, il y en eut une autre, et un jour le militaire revint avec les copies, un paquet de bonbons et un calendrier avec la photo du général.

- Mes chers amis, leur dit-il. Vous avez fait de très jolies rédactions. Je dois vous féliciter.

La médaille d'or ne revient pas à votre classe, mais à une autre, à un autre élève. Pour récompenser vos travaux sympathiques, je vais donner à chacun d'entre vous un bonbon, sa rédaction avec une appréciation. Pedro mangea le bonbon sur le chemin de la maison et ce soir-là, au dîner, il raconta à son papa :

- A l'école, on nous a fait faire une rédaction.

- Mmm. Sur quoi ? demanda son papa en mangeant sa soupe.

- Ce que fait ma famille le soir. Son papa laissa tomber sa cuillère dans son assiette et une goutte de soupe gicla sur la nappe. Il regarda la maman.

- Et qu'est-ce que tu as écrit, mon petit ? demanda-t-elle ? Pedro quitta la table pour aller chercher son cahier.

- Vous voulez que je vous la lise ? Le capitaine m'a félicité.

- Le capitaine... Quel capitaine ? cria son papa.

- Celui qui nous a fait faire la rédaction.

Ses parents échangèrent un nouveau regard et Pedro commença à lire :

- Ecole Siria. CE2...

Son papa l'interrompit :

- Oui, d'accord, mais lis directement ta rédaction, tu veux bien ? Et pendant que ses parents écoutaient attentivement, Pedro lut :

« Quand mon papa revient du travail, je vais l'attendre à l'arrêt d'autobus. Des fois, ma maman est à la maison et quand il arrive, elle dit à mon papa : comment ça va, comment ça s'est passé aujourd'hui ? Bien, lui répond mon papa, et toi, comment ça s'est passé ? ça va, lui dit ma maman. Alors je sors jouer au foot et j'aime marquer des buts avec la tête. Après, ma maman arrive et elle me dit : Allez, Pedro, viens manger, alors on se met à table et je mange toujours tout sauf la soupe que je n'aime pas. Après, tous les soirs, ma maman et mon papa s'assoient dans leur fauteuil et jouent aux échecs, et moi je finis mes devoirs. Et ils continuent à jouer aux échecs jusqu'à l'heure d'aller se coucher. Et après, après je ne peux pas raconter parce que je dors. »

Pedro leva la tête et vit que ses parents souriaient.

- Bon, dit son papa, il va falloir acheter un jeu d'échecs, on ne sait jamais



Rouge Braise

Rolande Causse (*Editions Gallimard 1998*)

La bicyclette

Dounia pédale avec vigueur. Descendant la pente, elle lâche son guidon. Soudain elle a peur que la pompe ne se soit mystérieusement détachée, qu'elle ait disparu, qu'elle se soit envolée avec la missive... Dounia pose ses yeux sur le tube métallique où est dissimulé le message. Réconfortée, elle accélère l'allure... Crispée par l'effort, en sueur, Dounia grimpe le plus vite possible le long de la route qui la mène au château.

Sa bicyclette à la main, elle traverse la cour de la ferme. Marcel attelle un cheval.

-Bonjour, monsieur.

- Bonjour, fillette.

Dounia pose son vélo contre le mur et détache la pompe. Elle la tend à Marcel en disant :

-A l'intérieur, il ya ... Regardez à l'intérieur de la pompe. De la part de mon oncle Georges , ajoute-t-elle tout bas.

-Merci.Entre. Viens te rafraichir.

-Non.Merci répond-elle. Je suis pressée. Au revoir, monsieur.

Elle descend la longue route des cheveux au vent. Exaltée. Dans la plaine, Dounia, soudain calmée, inspecte les maïs encore verts, les avoines, parsemées de coquelicots. Elle pédale, légère, aérienne, floue...[...]

Dounia atteint le vilalge. La joie bondit en elle, se répand, l'inonde. « Mais, je dois vite prévenir Oncle. » Georges est dans la salle du four.Elle frappe. Lance d'une voix nette :

-C'est moi Dounia.

Oncle entrouvre la porte .Elle pénètre dans la pièce sombre. Des regards semblent se poser sur elle .

Dounia se sent fière. Elle murmure à Georges :

- J'ai confié la pompe à Marcel. Il l'a emmenée en la serrant fort. Me la rendra-t-il ?

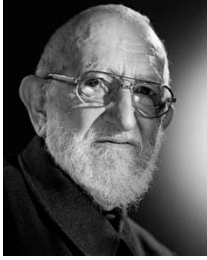
-Merci Tourterelle. Ne t'inquiète pas.Demain, je t'en donnerai une autre.

Oncle la prend sur ses genoux. Confortable douceur.Elle colle son oreille contre les battements mats du cœur de Georges.. Sa respiration la berce. ..

Elle s'assoupit. Lorsqu'elle se réveille, Georges, assis à côté d'elle, explique à Marcel :

-Tu attends ici la répétition sur les ondes du fameux message : « L'écureuil s'est brisé une patte. »

A 19h, tu dois entendre encore une fois cette phrase. Ce qui signifie:les armes ont été chargées dans l'avion . Le message passe à la radio, pour la dernière fois à 21heures. Alors, l'avion a décollé et vole vers nous pour le parachutage. Dès que tu auras entendu « L'écureuil s'est brisé une patte .3, tu files en bicyclette à la laiterie. Tu montes dans le camion.Robert est prévenu , il t'attend au bord de la route. Quelle chance nous avons ! Quand je pense que toute la laiterie est réquisitionnée par les soldats allemands et que les chauffeurs laitiers de nous aider à la barbe de l'ennemi....



L'APPEL DE L'ABBÉ PIERRE

DU 1^{ER} FÉVRIER 1954

"Mes amis, au secours... Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant hier, on l'avait expulsée..."

Chaque nuit, ils sont plus de deux mille recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu. Devant tant d'horreur, les cités d'urgence, ce n'est même plus assez urgent !

Écoutez-moi : en trois heures, deux premiers centres de dépannage viennent de se créer : l'un sous la tente au pied du Panthéon, rue de la Montagne Sainte Geneviève ; l'autre à Courbevoie. Ils regorgent déjà, il faut en ouvrir partout. Il faut que ce soir même, dans toutes les villes de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte de lieux où il y ait couvertures, paille, soupe, et où l'on lise sous ce titre « centre fraternel de dépannage », ces simples mots : « Toi qui souffres, qui que tu sois, entre, dors, mange, reprends espoir, ici on t'aime »

La météo annonce un mois de gelées terribles. Tant que dure l'hiver, que ces centres subsistent, devant leurs frères mourant de misère, une seule opinion doit exister entre hommes : la volonté de rendre impossible que cela dure. Je vous prie, aimons-nous assez tout de suite pour faire cela. Que tant de douleur nous ait rendu cette chose merveilleuse : l'âme commune de la France. Merci ! Chacun de nous peut venir en aide aux « sans abri ». Il nous faut pour ce soir, et au plus tard pour demain : cinq mille couvertures, trois cents grandes tentes américaines, deux cents poêles catalytiques.

Déposez-les vite à l'hôtel Rochester, 92, rue de la Boétie. Rendez-vous des volontaires et des camions pour le ramassage, ce soir à 23 heures, devant la tente de la montagne Sainte Geneviève. Grâce à vous, aucun homme, aucun gosse ne couchera ce soir sur l'asphalte ou sur les quais de Paris.

Merci !"

Le chant des partisans (1943)

Le chant des partisans est l'hymne de la Résistance française durant l'occupation par l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale.

La musique fut composée en 1941 par Anna Marly, d'origine russe, réfugiée à Londres. Les paroles ont été écrites en 1943 par Joseph Kessel et son neveu Maurice Druon qui venaient tous deux de rejoindre les Forces françaises libres.

Parachutée par les aviateurs britanniques sur la France occupée et transmise par le bouche à oreille, cette ode à la liberté devint rapidement l'hymne de la Résistance.

Les corbeaux incarnaient, pour chaque résistant, les uniformes allemands qui les pourchassaient.

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines,
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne,
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme,
Ce soir, l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades,
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades,
Ohé les tueurs, à la balle et au couteau, tuez vite.
Ohé saboteur, attention à ton fardeau dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens aux creux des lits font des rêves.
Ici, nous vois-tu, nous on marche et nous on tue... nous on crève...

Ici, chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait, quand il passe.
Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.
Chantez compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute...

La lettre d'un résistant adressée à ses parents.

« Chers parents, ma lettre va vous causer une grande peine, mais je vous ai vus si pleins de courage que, je n'en doute pas, vous voudrez bien encore le garder, par amour pour moi.

Vous ne pouvez savoir ce que moralement j'ai souffert dans ma cellule, [ce] que j'ai souffert de ne plus vous voir [...] pendant ces quatre-vingt-sept jours de cellule, votre amour m'a manqué plus que vos colis et, souvent, je vous ai demandé de me pardonner le mal que je vous ai fait [...] Avant, je vous aimais par routine plutôt mais, maintenant, je comprends tout ce que vous avez fait pour moi. Je crois être arrivé au vrai amour filial [...]

Je meurs pour ma patrie, je veux une France libre et des Français heureux, non pas une France orgueilleuse et première Nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse et honnête. [...]

Pour moi, ne vous faites pas de soucis, je garde mon courage et ma belle humeur jusqu'au bout et je chanterai "Sambre et Meuse" parce que c'est toi, ma chère petite maman, qui me l'a appris [...]

Les soldats viennent me chercher. Je hâte le pas. Mon écriture est peut-être tremblée, mais c'est parce que j'ai un petit crayon. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai la conscience tellement tranquille.

Papa, je t'en supplie, prie, songe que si je meurs, c'est pour mon bien. Quelle mort sera plus honorable ? Je meurs volontairement pour ma patrie. Nous nous retrouverons bientôt tous les 4 au ciel. Qu'est-ce que cent ans ? [...]

Adieu, la mort m'appelle, je ne veux ni bandeau ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir. Mille baisers.

Vive la France.

Un condamné à mort de 16 ans. »

Henri Fertet sera fusillé le 26 septembre 1943 après 87 jours d'emprisonnement.